

veau coup. Pendant vingt ans, il m'a tenu séparé de ma fille et a empoisonné le souvenir que je gardais de ma pauvre femme par les affreux soupçons qu'il m'avait suggérés. Maintenant que je connais la vérité, que l'horrible cauchemar est évanoui, comme je suis heureux!

— Ah! monsieur le comte, si vous m'aviez écouté!...

— Oui, Bruno, tu avais raison. Ton bon sens et ton dévouement t'avaient éclairé, alors que ma vanité et mon orgueil m'avaient aveuglé. Ma pauvre femme et ma petite Edwige ont été victimes de cet orgueil autant que de la haine d'Hafner.

— Aujourd'hui, le coquin s'attaque à mon gendre. Mais, cette fois-ci, je ne le laisserai pas faire!

— Monsieur croit vraiment qu'Hafner est pour quelque chose là-dedans?

— Sûrement. Sa haine pour moi date de vingt-trois ans, et il l'a déjà assouvie. Mais il a, pour exécuter mon gendre, des motifs plus récents. C'est, en effet, M. d'Orcel qui, lorsqu'il était attaché d'ambassade à Berlin, a dénoncé au gouvernement allemand un complot anarchiste dont faisait partie le docteur Wilhelm Hafner; à la suite de quoi, ce dernier a dû prendre la fuite.

— Tu dois comprendre, toi qui connais cet homme violent et vindicatif, quelle rage il a éprouvée en nous voyant tous réunis et heureux.

— Bien sûr, le gredin a dû devenir enragé en voyant les autres heureux. Mais comment s'y est-il pris pour faire soupçonner M. Maurice?

— Voilà ce que je ne sais pas. Mais je vais faire en sorte de le savoir.

— Ecoute-moi; il faut que j'aille à Paris pour savoir exactement de quoi est accusé mon gendre. De ton côté, tu vas partir pour Hyères immédiatement. Je sais

qu'Hafner est réfugié là ou aux environs avec sa fille toujours malade. Tu t'assureras de leur présence, tu me télégraphieras aussitôt et j'arriverai.

— Qu'est-ce que monsieur va faire?

— Aborder de front le bandit... l'achever... ou le supprimer! J'en ai assez d'être la victime de cet être.

— Ah! monsieur va encore s'exposer à bien des ennuis! et je ne vois pas ce qui sortira de bon de tout cela.

— Mon pauvre Bruno, c'est le seul moyen. Je suis décidé; nous partons tous les deux ce soir.

Quand les deux jeunes femmes se retrouvèrent seules à sept heures, ce soir-là, dans la grande salle à manger des Tamaris, la pauvre Edwige fut prise d'une telle crise de désespoir qu'on dût la coucher au plus vite.

Anne Kergarec passa une partie de la nuit auprès d'elle et ne la quitta que lorsque, vaincue par la fatigue et les larmes, elle se fut endormie.

II

Un mystère planait sur la naissance d'Edwige de Noirfont dont l'arrivée dans le monde avait été marquée par un drame.

Ludovic de Noirfont avait vingt-huit ans et n'avait plus ni père ni mère, lorsqu'il fit la connaissance de celle qui devait devenir comtesse de Noirfont. C'était une jeune Allemande d'une grande beauté, très instruite et très distinguée, et issue, d'ailleurs, d'une famille fort honorable, qui habitait Paris, tout simplement en qualité d'étudiante en médecine.

Ludovic, qui était puissamment riche et pouvait se passer de travailler pour vivre, avait la passion de l'étude, surtout des études scientifiques.

Il s'était mis, pour satisfaire son goût, à